

**CECI N'EST PAS
UN ROMAN UKRAINIEN**

Marie Bellando Mitjans

En guise d'avant-propos, le 19 juin 2023 :

Alors que les armes refont un bruit immense et se jettent à nouveau sur les civils en Ukraine, alors qu'avec la destruction du barrage de Kakhovka les squelettes de la Seconde Guerre mondiale refont surface, j'ai voulu terminer la rédaction de cet ouvrage, dont j'ai brutalement arrêté la relecture le 24 février 2022, au commencement de l'invasion. Je n'ai jamais mis les pieds en Ukraine. En réalité, ce récit m'est venu durant le confinement, en planifiant le grand voyage là-bas que je ferais quand nous serions « à nouveau libres de nos mouvements », formulation cruelle aujourd'hui. Je ne désespère pas d'arpenter un jour ces paysages et musées que je n'ai touchés que via internet et les récits d'auteurs, universitaires et voyageurs divers. Comme le dit l'autrice-compositrice-interprète Alina Pash dans Вирити (*Vyriti*, la foi) :

Так вже не буде як до того
Чуєш біль серця мого
Та ми маєм мрію й справдімо
Зміняться вітри, треба тільки
вірити

We'll never be the same again
We'll grow together on this pain
But we gonna build new airplane
We'll restore the cities
Deep into the meanings

*Ce ne sera plus jamais pareil / Entends la douleur de mon cœur
/ Mais nous avons un rêve et nous le réaliserons / Les vents
tourneront, il suffit d'avoir / La foi / Nous ne serons plus jamais
les mêmes / Nous grandirons ensemble de cette douleur / Mais
nous allons reconstruire un nouvel avion / Nous allons restau-
rer les villes / Au plus profond des significations.*

– (traduction par mes soins)

« Il est pourtant né ici, et ne sait rien d'autre
que ce qu'on ne lui a pas raconté,
mais les paniers vides encombrement autant
que les paniers pleins, ils tiennent autant de place
et gênent autant la marche. Autant.
Je l'ai dit plusieurs fois ? Il le fallait sûrement. »

Alexis Jenni, *Féroces infirmes*.

Au commencement.

— Mais au fond pourquoi tu pars ? Pourquoi si loin ? Qu'est-ce que tu comptes fuir ou trouver ?

Il se tenait là, trois marches au-dessus de moi, dans cet escalier de la gare de Bruxelles Central, ce matin du mercredi 7 novembre 2018.

Je venais de lui dire que je partais pour Melitopol et je n'avais aucune réponse aux questions qu'il venait de me poser. Tout ce que je voulais faire c'était partir, sur un coup de tête au fond. Je n'allais pas lui dire que je voulais partir vers l'Ukraine, simplement parce que je lisais un roman d'Aharon Appelfeld qui ne se déroulait même pas vraiment là mais parlait d'une quête... Chercher son Graal personnel, celui de ses ancêtres, un héritage caché et le chemin du destin, quand tout s'agence comme fait exprès. J'avais de plus en plus l'impression que le monde s'agençait autour de moi, et il me poussait à rentrer en Ukraine. La terre de mes ancêtres, aller trouver quelque chose qui me manque. Un retour aux sources perdues, une légitimité identitaire ? Que sais-je...

— Écoute, Isaac, je ne sais pas quoi te répondre. Je saurai quand j'aurai trouvé.

— Donc tu es venue jusqu'en Belgique, juste pour me dire en face que tu partais, et sans même me le dire en face, puisque tu cours dans ces escaliers comme si de rien n'était,

comme si le plus important c'était vraiment de ne pas rater ce putain de train pour Ostende ?

— On a dit qu'on allait à Ostende ou pas ?

— Oui, bien sûr, mais ce n'est pas la question ! Quand on a un truc aussi énorme à dire que « ha au fait, je pars un an au fin fond de l'Ukraine et je ne serai pas joignable » et que c'est quand même sacrément important sinon on ne serait pas venu à Bruxelles me voir pour le dire, hé bien excuse-moi, mais on va jusqu'au bout de la démarche et on attend d'être face à face et d'avoir le temps de balancer l'info !

— Je ne pars pas en Ukraine, j'y retourne.

— Mais tu n'y es jamais allée, Esmée !

— Mais je viens de là, les miens... enfin tu sais bien. C'est en moi quelque part.

Le temps s'est arrêté. Il a raison, tout cela n'a aucun sens et je le torture. Les flots de voyageurs passent autour de nous, je fais obstacle à la foule, je fais barrage à la vie. Je ne sais même pas pourquoi je suis venue le voir. Il me pose toutes les questions que j'aurais dû me poser, mais mon cerveau ne fonctionne plus ces derniers temps.

— Tu te rends compte que ça ne va pas me suffire comme explications ? Que je suis ton meilleur ami, et que ça ne va pas me suffire ? Tu te rends compte que tu me fais peur. C'est toi qui planifies tout, normalement. C'est toi qui mets du sens dans tout, qui tisses des liens entre tout et tous. Tu ne peux pas renverser la table comme ça, ce n'est pas toi. Ou plutôt je sais très bien que ça te fait plus de mal qu'autre chose.

— Pourquoi tu tiens tant à ce qu'il y ait une explication, aussi ? Peut-être qu'il n'y en a absolument pas. Peut-être qu'on a vraiment une tare de l'exil dans le sang, qu'on lutte contre mais qu'au fond on n'est pas des « gens du voyage » pour rien ? Peut-être qu'au fond je me bats contre ma vraie nature depuis tout ce temps ?

— Tu n'agis jamais comme ça. Et ne me parle pas de fatalité, de convenance ou d'attente sociale. Pas toi. Je t'en prie. Tu t'es toujours soustraite à tout cela, comme un météore.

— Maintenant si, j'en ai marre des luttes stériles, marre d'avoir toujours droit à l'adversité, de devoir toujours me battre contre les préjugés, contre ma famille, de devoir tout décrocher à la pioche et de devoir toujours faire preuve de plus de patience.

— Alors dis-moi au moins pourquoi tu me le dis, pourquoi tu es venue jusqu'ici pour me le dire ?

— Je vais avoir passé 30 ans, j'ai rien fait de ma vie à part prier pour que quelque chose advienne de mes efforts. J'ai décidé de faire confiance au destin. Je prends tout pour des signes et je fonce. J'en ai marre de réfléchir huit coups à l'avance, de peser le pour et le contre, d'avoir une éthique dont tout le monde se fout. Tu as réfléchi avant de partir ici, toi ? Et tu le regrettes ? C'était une super opportunité, dans une super ville, tu as rencontré des gens fantastiques, tu as un cercle d'amis plus proches que jamais.

— Non, non j'avais pas réfléchi et j'allais dans le mur parce que je n'avais même pas pensé à me loger. Mais toi oui, toi tu y as pensé pour moi et tu as trouvé une solution.

— Bon, on le prend ce train ?

— Non, Esmée, non. On le prend pas ce train. On va ressortir, marcher et s'installer au Café du Sablon et avoir une putain de discussion. Une qu'on aurait dû avoir y a longtemps, si j'avais un peu plus de cran et si tu n'étais pas si forte pour te défilier et changer de sujet quand on approche un peu trop des sentiments.

— Je ne veux pas l'avoir cette discussion. Je ne veux pas réfléchir à tout ça. Je veux de l'instinct. Si je commence à réfléchir, ça va finir comme d'habitude. Je ne vais faire que penser que tout acte peut être le dernier, et je vivrai encore pour les autres et pas pour moi. Je ne me défile pas de mes sentiments, je ne sais pas en avoir, c'est différent. Et quoi ? Si je veux faire scandale pour une fois !?

— Ça te fait vraiment plaisir de partir ? Là-bas ?

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne me l'étais même pas demandé. Jamais. Je ne me pose jamais ce genre de question. C'est juste que... Melitopol est le seul toponyme qui apparaît dans mon histoire. Parents : nés dans la région administrative de Melitopol. Mes quatre grands-parents, toute leur existence légale se résume à ces quelques mots. Mon propre patronyme est cette ville... Je n'ai jamais connu la famille de mon père, les parents de ma mère n'étaient que silence avant de décéder.

Je finis par hausser les épaules en secouant la tête. Il m'attrape par le bras et me force à remonter. Il a gagné. Je sais pourquoi je suis venue. Je le sais très bien. Parce que je l'aime. Mais je ne lui dirai jamais, ce serait ridicule. On est ami, et on sait bien que cela vaut plus. C'est ce qu'on m'a toujours dit, en tous cas. Nous sommes à l'air libre, il n'a pas

lâché ma main, il doit vraiment avoir peur que je m'enfuie. Il n'a pas tort, si des semblants de larmes — qui ne tomberont pas — ne floutaient pas ma vue, je me serais enfuie. Je connais Bruxelles comme ma poche, ça fait cinq ans qu'il vit ici, que je le rejoins une fois par mois. Quoiqu'il arrive, même quand j'allais par monts et par vaux pour mon boulot, que je ne dormais pas durant des semaines, j'étais toujours à Bruxelles le deuxième week-end du mois.

— Tu vas me parler ?

Il se retourne vers moi, me regarde. Je sais ce qu'il va faire, comme d'habitude il va passer sa main sur ma joue, me prendre dans ses bras et me dire que tout va bien. Mais au fond de moi ça ne va pas. Je suis en colère. Je ne sais même pas pourquoi ! C'est juste mon état naturel, je crois. Je suis un volcan. J'accumule et je supporte tout durant des semaines, des mois, sans jamais dire un mot plus haut que l'autre ou me plaindre d'une attitude vexante, et d'un coup, j'explose. Ça a toujours été comme ça. Il y a toujours la goutte de trop, le moment où je me rends compte qu'il n'est en aucun cas acceptable qu'un « ami » te dise « mais tu fais quand même chier à pas être fonctionnelle quand j'en ai besoin ». Et comment lui reprocher sans avoir l'air complètement folle quand il s'agit d'un message de dix jours auparavant ? Je ne sais pas, je n'ai jamais su. Alors j'explose toute seule dans mon coin et je continue comme avant, jusqu'au jour où je coupe toute relation. Sauf quand Isaac est là pour s'insurger à ma place, me réveiller en quelque sorte. En ce moment, j'ai un trop plein de tout le monde, j'ai besoin de tout envoyer balader, au fond, c'est pour ça que je pars. Pas pour autre chose. Je pourrais aussi bien partir en Patagonie ou aux Bermudes.

— Esmée, je tiens à toi comme je n'ai jamais tenu à personne. Ça fait un an que je te regarde lentement glisser vers... Je ne sais même pas quoi ! Mais tu ne te ressembles plus. Et non, je ne dis pas ça parce que tu ne ressembles plus à l'Esmée que tout le monde aime, mais parce que tu ne sais même plus pourquoi tu fais les choses, que tu es absente quand t'es là, que tu as de la tristesse quand tu ris, tu n'es plus sincère avec toi-même.

— Ça fait un an que je suis en colère contre... Je ne sais pas, Dieu, le destin, je ne sais pas. Alors oui, je pars en couilles, tu peux le dire. Mais je veux juste que ça s'arrête, que ma vie ait un sens, un sens pour moi aussi. J'en peux plus de ce sentiment de solitude, de ce fardeau à porter seule. Bien sûr que tu es là, je le sais. Mais le soir j'ai personne qui m'enlace et me dit que tout ira bien, parce que lui est là, avec moi, et pas ailleurs. Personne ne m'offre cette sorte de refuge. Tu comprends ? Peut-être que je devrais prier pour moi aussi... Mais je ne trouve pas les mots.

— Tu te souviens pour quelles raisons tu pries ? Je ne l'ai jamais compris. Tu oublies toujours de demander pour toi, depuis 10 ans, je ne t'ai jamais rien entendu demander pour toi. Tu trouves toujours mieux à faire, une cause plus urgente, les autres, toujours les autres. Combien de fois je t'ai dit de prendre soin de toi ?

— Ça n'a aucun sens, pour moi, cette phrase. Aucun intérêt, aucun goût. Ce sont des mots mais il n'y a rien derrière. Rien à part cette solitude. Alors oui je préfère m'oublier dans... l'écoute.

— Alors le choix est simple, devient vraiment une sœur

de la Charité. Il doit bien y avoir une congrégation dont tu te sentes proche ? Vous en avez plein, non, dans la chrétienté ?

— Tu me vois obéir ?

— Non...

— Voilà pourquoi.

— Tes prières ?

— Je voudrais vivre de ma musique et pas de mon diplôme d'ingénieur et trouver un homme qui m'aime, voilà. Avoir le droit à un peu de facilité, de joie. Peut-être, oui peut-être avoir le sentiment que je vaudrais la peine d'être préférée à quelque chose d'autre. Que j'ai le droit d'être autre chose que solide, aussi. Je sais même pas dans quel ordre, j'ai honte de vouloir tout cela, au fond, parce que je ne suis peut-être pas digne de ça, sinon, ça serait déjà arrivé ! Et, quand on compare, quand on sait d'où on vient, pourquoi demander de la facilité ? Enfin... tu sais ce que je veux dire, même la plupart de mes potes n'écoutent pas mes enregistrements et n'ont jamais cherché à me caser.

Il me prend subitement par les épaules et me secoue. Je suis consternée, lui aussi.

— Tu vas t'arrêter un jour de penser ce genre de conneries ? Je suis désolé, je ne voulais pas... Mais je ne sais plus quoi faire. Faut que ça s'arrête Esmée. Le fait que nos potes soient tout sauf des amis, ce n'est pas de ta faute. Le fait que oui, c'est un monde pas forcément accueillant où il faut faire sa place à coup de poing...

— Comment c'est supposé s'arrêter ? Si je me prends des refus dans la gueule en permanence ? Et je parle de produc-